COMMUNICATIONS

Une famille de bons serviteurs de l'Académie des Sciences et du Jardin des Plantes,

LES LUCAS

par Alfred Lacroix.
Muséum national d'Histoire Naturelle.

Au xviiie siècle et au xixe une grande intimité n'a cessé de régner entre l'Académie royale des Sciences, puis l'Institut de France, et le Jardin du Roi, transformé plus tard en Muséum national d'Histoire naturelle.

Le Jardin des Plantes était alors chez nous le centre le plus actif des sciences naturelles et aussi de certaines sciences expérimentales. Ainsi s'explique pourquoi si nombreux furent les personnages qui jouèrent simultanément un rôle de premier plan dans ces deux grandes institutions [1].

J'ai étudié récemment un exemple frappant de cette union intime, celui des cinq de Jussieu [2], dont l'activité scientifique si féconde a duré ainsi sans interruption durant 150 années

Je veux appeler ici l'attention sur une famille, celle des Lucas qui, sur un plan modeste, a fourni, pendant cent ans, des serviteurs dévoués et méritants à l'Académie des Sciences et au Jardin des Plantes et dont l'activité s'est prolongée au Muséum d'Histoire Naturelle pendant encore près de trois quarts de siècle.

A la vérité, ce n'est là que de la très petite histoire, mais dans laquelle on voit apparaître l'ombre de deux très grands hommes : Buffon et... Napoléon.

Cette histoire est fort embrouillée, par suite de la rareté des documents officiels, de l'existence de mémoires de contemporains souvent peu explicites ou contradictoires, et enfin par suite de confusions, dues à ce que généralement leurs contemporains ne désignaient les Lucas que par leur nom patronymique et que, lorsqu'ils

1. A. Lacroix. *Discours prononcé au nom de l'Académie des Sciences lors de la commémoration du tricentenaire du Muséum d'Histoire naturelle,* le 25 juin 1935.
2. *Figures de savants* (Gauthier-Villars, édit.), t. IV, pp. 99-181, pl. XXXII-LVI 1938.

employaient les prénoms, ce n'était pas toujours avec exactitude.

Je me suis attaché tout d'abord à réunir des actes authentiques : actes de baptême ou de décès, contrats de mariage, etc. et aussi des lettres autographes, des rapports académiques ou autres. Ils ont fourni des dates et des filiations qui ont servi ensuite à contrôler certaines informations plus ou moins suspectes ou même inexactes, trouvées çà et là.

Je tiens à remercier, entre autres, M. André Lesort, Archiviste en chef du département de la Seine et de la ville de Paris, M. Et. Guillemot, conservateur de la section moderne aux Archives nationales, M. Albert-Emile Sorel, Bibliothécaire de la Bibliothèque Thiers, M. le Chanoine E. Boltz, curé de Rueil, M. Pierre Gauja, secrétaire-archiviste de l'Académie des sciences, et ses collaboratrices, puis M. Doucet, qui ont bien voulu m'aider dans cette prospection à travers un monceau de vieux papiers.

Pour la compréhension de ce qui va suivre, j'indiquerai, dès à présent, que je vais m'occuper spécialement des trois Lucas de filiation directe.

François [?-1759].
Jean-François [1747-1825].
Jean-André-Henry [1780-1825].

Je rappellerai en outre que Buffon, entré à l'Académie en qualité d'adjoint mécanicien en 1733, à l'âge de 26 ans, était devenu trésorier perpétuel en 1744, à la mort de Pierre Couplet, et a conservé cette fonction jusqu'à sa mort (1788). En outre, il était Surintendant du Jardin du Roi depuis 1739 et il l'est resté jusqu'en 1788. Des deux côtés il était un homme puissant.

Voici les titres exacts d'ouvrages auxquels j'aurai à renvoyer ; les deux derniers sont des mémoires écrits par des contemporains de deux des Lucas, mais ils n'ont été publiés qu'à la mort de leur auteur, ils avaient été rédigés très longtemps après les événements relatés et des défaillances de souvenir n'y manquent pas :

Buffon. Sa famille, ses collaborateurs et ses familiers. Mémoires par M. Humbert-Bazile, son secrétaire, mis en ordre, annotés et augmentés de documents inédits par M. H. Nadault de Buffon, son arrière-petit-neveu. Paris (J. Renouard 1863), 1 vol. in-8.

Correspondance de Buffon de 1729 a 1788, recueillie et annotée par M. H. Nadault de Buffon... 2e édition, 1884 (la première a été publiée en 1860). Paris (Abel Pilon), 2 vol. gr. in-8.

Mémoires d'Auger (1810-1859), publiés pour la première fois par Paul Cottin *(Revue rétrospective)*, 1891, 1 vol. in-8 et notice sur H. L. Leroy, in *La Mode illustrée*, 1829, 11e livr., p. 280 et 12e livr. p. 310.

LUCAS (François). I.

En 1725, le personnel non scientifique de l'Académie royale des Sciences ne comprenait qu'un huissier nommé François LUCAS et un garde du Cabinet, FATTORI [1].

Les émoluments annuels du premier étaient de 500 livres, ceux du second, 200 ; en 1759, ils étaient respectivement de 800 et de 300 livres [2].

Antoine-Laurent de JUSSIEU a indiqué incidemment [3] que BUFFON ayant de l'estime pour François LUCAS, serviteur actif et intelligent, lui avait donné au Cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi un emploi analogue à celui qu'il avait à l'Académie, mais sans lui en accorder le titre.

Dans une lettre au ministre de l'Intérieur, du 8 février 1820, J.-F. LUCAS déclare que son père fut attaché pendant 25 ans au Cabinet du Roi (*Arch. nat.* F 17, 21-205), c'est-à-dire depuis 1734. D'autre part, THOUIN a parlé de 1737.

BUFFON s'était aussi assuré les services de FATTORI pour le montage des animaux du Cabinet [3].

De ce LUCAS nous ne saurions pas autre chose de certain sans l'extrait ainsi conçu du baptême d'un fils [4] :

« L'an mil sept cent quarante-sept, le vingt-six Mars, a été baptisé par nous, vicaire sous-signé, Jean François, fils de François LUCAS, Md Mercier, et de Jeanne DUBAS, son Épouse, né d'hier rue du Jardin du Roy [5]. Le Parrain, Jean DUBAS, grand-père de l'enfant, la marraine, Françoise RENAT, épouse de Henri COUPERAT, Md de vin, rue St Bernard, de Ste Margueritte, père présent, ont signé (à la minute (sic) ainsi que Me DU CATTAY, vicaire ».

(Collationné à l'original et délivré par nous sous-signé vicaire de Saint Médard, le 28 Mars 1792. COLLACE vic.) [6].

1. Ernest MAINDRON. *L'Académie des Sciences.* Paris, [Félix Alcan] 1888, p. 120.

2. Le budget du Trésorier perpétuel pour les frais généraux de l'Académie (personnel mis à part) était de 1.000 livres par an.

3. Sixième notice historique sur le Muséum. *Ann. du Muséum*, t. XI, 1808, p. 36.

4. Il sera question page 470 d'un autre fils dont je n'ai pu préciser l'identité.

5. Vers 1740 le tronçon de la longue et ancienne rue Saint-Victor (partant de la place Maubert, suivant l'itinéraire des rues actuelles Monge, Saint-Victor, des Ecoles, de Jussieu, Linné, Geoffroy Saint-Hilaire et Duméril) correspondant à la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, portait le nom de rue *du Jardin du Roi.*

6. Ce document est extrait du registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Saint-Médard pour l'an 1747, détruit en 1871.

Cet extrait avait été déposé par la Caisse LAFARGE. On sait qu'en 1790 l'Economiste Joachim LAFARGE soumit à l'Assemblée nationale un projet de tontine destiné à encourager l'épargne et à éteindre une partie de la dette publique. La tontine Lafarge, sorte de Caisse d'épargne, fut établie à Paris et les intéressés cités dans cette note devaient lui être associés.

Nous apprenons ainsi que François Lucas cumulait son emploi à l'Académie et au Jardin du Roi avec un commerce de mercerie, mais, ce qui est plus intéressant pour nous, qu'il habitait *au voisinage immédiat du Jardin du Roi* et sans doute dans une dépendance de celui-ci, car A.-L. de Jussieu déclare qu'il était né dans l'établissement et nous voyons aussi que sa femme s'appelait Jeanne Dubas [1].

Il mourut en 1759. Sa veuve le remplaça dans ses fonctions à l'Académie ; elle était notamment chargée d'en acquitter les dépenses ; ses comptes ont été conservés.

Une lettre de Buffon à Guéneau de Montbelliard [2] datée du 20 mars 1762 montre qu'il employait aussi la « veuve mère Lucas » dans le règlement des affaires financières du Jardin du Roi et peut-être dans les siennes.

Lucas (Jean-François) II.

Dès 1763, alors qu'il n'avait que seize ans, Jean-François reçut la succession de son père, en qualité d'huissier de l'Académie, mais en plus, au Jardin du Roi, il devint certainement et très rapidement l'un des hommes de confiance du tout puissant surintendant et c'est cet ensemble de faits qui a donné naissance et rendu vraisemblable l'opinion, maintes fois exprimée, qu'il était le fils naturel de Buffon. On a même prétendu qu'il en tirait quelque vanité.

Je n'ai pu trouver aucun document officiel permettant de penser que Jean-François ait eu une fonction administrative au Jardin du Roi, mais les preuves abondent de l'importance des services qu'il y rendait.

« Il était son homme de confiance [de Buffon] à Paris, a écrit Nadault de Buffon [3] ; il touchait et payait les sommes considérables dépensées par Buffon au Jardin du Roi et s'occupait de ses affaires domestiques [4].

1. Elle était née à Montbard en 1719, où son père était menuisier. Une note de l'éditeur, Nadault de Buffon, indique que la famille Lucas, originaire de Montbard, avait été amenée à Paris par Buffon et avait toute sa confiance. Cette indication d'origine ne peut s'appliquer qu'à Jeanne Dubas et à son père, dont il est question dans l'acte reproduit plus haut, car François Lucas était déjà huissier à l'Académie en 1725 et Buffon, né en 1707, n'habitait pas Paris alors.

2. *Correspondance de Buffon*, t. I, p. 128.

3. *Correspondance de Buffon*, t. I, p. 223, note 2.

Ailleurs on peut lire : Lucas s'occupait des affaires personnelles de Buffon à Paris et des affaires du Jardin du Roi quand celui-ci était à Montbard.

4. Il touchait aussi les appointements et les pensions de Buffon. Humbert en a fait le compte. Les appointements d'intendant étaient de 6.000 livres, augmentés de 3.000 livres après 35 ans de service. La pension donnée par le Roi au trésorier de l'Académie s'élevait à 3.000 livres et le souverain lui versait en outre sous forme de pension ou de gratifications 10.800 livres. (Cf. Humbert, p. 96).

Buffon l'a employé dans la grande entreprise de l'édition coloriée des Oiseaux, ainsi qu'en témoigne un reçu »

dont voici le texte :

« J'ai reçu de M. le Comte de Buffon la somme de deux cents livres pour mon travail et mes soins aux planches de l'*Histoire naturelle* des oiseaux, pendant les quatre premiers mois de la présente année. Dont quittance à Paris. Lucas. »

Par son testament, conservé dans l'étude actuelle de Me Tansard, Buffon a légué à Jean-François une somme de 3.000 livres « en reconnaissance des services assidus qu'il m'a toujours rendus », a-t-il écrit.

Humbert signale encore que :

« Lorsque dans les négociations compliquées auxquelles donnèrent si souvent lieu les travaux d'embellissement et d'agrandissement du Jardin du Roi, surgissait quelque difficulté imprévue, Buffon envoyait aussitôt M. Lucas à Versailles, avec des instructions pour les bureaux et des lettres pour les Ministres [1].

Enfin Buffon s'en servait aussi pour ses affaires de famille les plus intimes :

« Lorsqu'un fils tendrement aimé, et qui servait alors dans les gardes françaises, avait fait quelque folie, Buffon députait au jeune étourdi M. Lucas, porteur d'une lettre remplie de tendres reproches, de sages conseils ; mais en même temps d'une lettre de crédit. »

L'acte de divorce du fils de Buffon avec Marguerite-Françoise Bonnier-Copaix (14 janvier 1793), indique que les témoins du mari étaient Jean-François Lucas et les deux autres collaborateurs intimes de Buffon, l'architecte Verniquet et André Thouin, puis S.-P. Guillebert.

C'est par une lettre de Buffon à l'abbé Bexon [2] que j'ai appris que J.-F. Lucas s'était marié deux fois :

« *Montbard, le* 7 *octobre* 1778.

« ..... Vous voudrez bien aussi, mon très cher abbé, faire mes amitiés à M. Guillebert et lui dire que M. Lucas me demande mon fils pour conduire sa nouvelle épouse à l'église ; je n'y vois pas d'inconvénient et je suis bien aise d'en prévenir M. Guillebert ; mais il ne faut en rien dire à mon fils que la veille ou le jour même de la cérémonie. »

De ce second mariage Lucas eut en 1780 un fils, dont voici l'acte de baptême :

1. *Op. cit.*, p. 391.
2. *Correspondance*, t. I, p. 413.

« L'an mil sept cent quatre vingt, le quinze janvier, a été baptisé par nous, vicaire soussigné, Jean-André-Henry, fils de Jean-François Lucas, huissier de l'Académie royale des Sciences, et de Henriette Gasser, son épouse, né aujourd'hui au jardin du Roy. Le Parrain André Thouïn, jardinier en chef du dit jardin ; la marraine Jeanne Dubas, Veuve de François Lucas, grande (sic) Mère de l'enfant, ont signé avec le père, présent à la minutte (sic) ainsi que M. Luyet vicaire.) »[1]

Cet acte met en évidence une difficulté que je n'ai pu résoudre. Dans ses Mémoires, Auger qualifie Jean Thouin[2] d'oncle d'Henry Lucas. Le père de celui-ci aurait donc épousé une sœur de celui-là, mais l'acte qui vient d'être reproduit indique que la mère d'Henry s'appelait Henriette Gasser ; si elle était la sœur de Thouin, elle avait contracté un premier mariage ; dans le cas contraire, c'était une Thouin, qui aurait été la première femme de Jean-François et l'appellation d'oncle était donnée dans la famille en souvenir de cette femme disparue. Mais ceci ne situe pas les demoiselles Thouin dont il est question dans une note précédente et la dernière hypothèse est la plus vraisemblable.

J.-F. Lucas servit son maître jusqu'à la dernière heure et même au-delà. On sait, en effet, que Buffon mourut d'une maladie de vessie, dans la nuit du 16 avril 1788. Son autopsie et son embaumement eurent lieu le matin du même jour ; le procès-verbal de cette opération mentionne la découverte dans sa vessie de 57 pierres, pesant ensemble 2 onces et 6 gros ; deux de ces pierres furent données comme souvenir au savant Van Mussem de Harlem, deux à Daubenton, *quatre* à M. Lucas et six au chirurgien qui avait fait l'autopsie. Celui-ci (Etienne Girardeau) a fourni un reçu de 1.000 livres pour l'ensemble des opérations à Lucas qui a été chargé en outre du réglement des frais des somptueuses obsèques de Buffon à Paris et à Montbard[3].

De tous ces documents, il résulte donc qu'il est incontestable que Jean-François Lucas a joué pendant le règne de Buffon un rôle officieux, constant et apprécié, auprès du grand naturaliste et qu'il a habité au Jardin du Roi d'une façon continue. En voici une dernière preuve due à un de ses contemporains, Deleuze[4].

1. « Collationné à l'original et délivré par nous soussigné, vicaire de Saint-Médard, ce 28 mars 1792. Collace, vic. » (Même origine que pour la pièce précédente).

2. André Thouin, orphelin à 17 ans, dut assurer l'existence de trois frères et de deux sœurs. Le cadet de ses frères, Jean, lui succéda dans la direction du jardin quand il devint professeur de culture. Une de ses sœurs était mariée à Guillebert, précepteur du fils de Buffon, une autre figure, en 1780, sous le nom de Mlle Thouin, habitant le Jardin du Roi dans la liste des collectionneurs de coquilles de Paris (*La Conchyliologie*, par Desallier d'Argenville, 3e édit., par de Favanne de Montarville, p. 800). Je ne sais si c'est elle qui fut pendant un temps amie intime de Mme de Genlis qui la cite dans ses mémoires.

3. Le détail de ce règlement a été donné par Humbert (*op. cit.*, p. 113-127).

4. *Histoire et description du Muséum royal d'histoire naturelle* (Paris, 1823, p. 287. Joseph-Philippe-François Deleuze (1753-1835), après avoir été aide-naturaliste de botanique (1796), devint bibliothécaire du Muséum (1828).

Dans l'exposé de la constitution du Muséum en 1793 il a écrit :

« Mais il fallait que quelqu'un fût chargé de garder les clés des galeries, de veiller à la conservation des objets et d'introduire les personnes qui venaient visiter le Cabinet soit pour s'instruire, soit pour en admirer les richesses. Ces fonctions furent données à M. LUCAS [Jean-François] *qui avait passé sa vie dans l'établissement et en qui M.* DE BUFFON *avait beaucoup de confiance.* »

Peu de temps après la mort de BUFFON, le 28 décembre 1788, un brevet, signé par LOUIS XVI, nomma Jean-François huissier du Cabinet du Jardin royal et une annexe à ce brevet lui attribua « la jouissance d'un petit logement dans ledit jardin, *conjointement et en survivance de sa mère*, avec la permission d'y tenir un café. »

Le successeur de BUFFON, le marquis de LA BILLARDERIE, ne fut pour le Jardin du Roi qu'un intendant virtuel et passager, le pouvoir fut entre les mains des professeurs démonstrateurs et des officiers et surtout d'André THOUIN. Le brevet du 28 décembre apparaît, en réalité, comme la régularisation, sous l'influence de ce dernier, d'une situation de fait qu'avait voulue BUFFON [1].

Les trois partics gagnaient à cette opération. Jean-François avait dès lors une situation officielle stable dans la maison ; le Jardin du Roi et son directeur, THOUIN, s'assuraient la continuité des services d'un homme entendu et sûr, connaissant à fond toutes leurs affaires.

Le petit logement concédé par le Roi, et qui se trouvait dans le même pavillon, sur le prolongement de l'appartement de DAUBENTON [2], n'était autre que celui déjà occupé par sa mère et par lui.

Quant au café, qui paraît un peu singulier aujourd'hui, ce devait être une pension déguisée donnée à la veuve de François LUCAS, l'équivalent du bureau de tabac de nos jours.

Désormais Jean-François, *huissier des Cabinets*, était fonctionnaire du Jardin du Roi et au moment où celui-ci allait se muer en Muséum, son traitement y était de 1.800 livres [3].

Dans la nouvelle organisation due à la Convention, il fut qualifié d'*huissier-concierge des Galeries d'histoire naturelle*, aux appointements de 2.400 livres. Il était devenu un fonctionnaire d'une certaine importance, nommé par les professeurs à la majorité absolue ;

1. Il est possible aussi que cette régularisation ait été faite sur la demande de BUFFON lui-même l'année qui a précédé sa mort, car Antoine-Laurent de JUSSIEU donne l'année 1787 comme celle de la nomination de l'huissier, mais elle ne concorde pas avec la date de la signature du brevet.

2. DAUBENTON avait habité pendant longtemps dans le bâtiment du Cabinet d'histoire naturelle quand, vers la fin de 1787, BUFFON voulant agrandir celui-ci, transféra DAUBENTON au rez-de-chaussée de l'hôtel de Magny (hôtel actuel de la Direction) qu'il venait d'acquérir.

3. Cf. Et. HAMY. Les derniers jours du Jardin du Roi (Etat actuel du Jardin et du Cabinet du Roi). *Volume commémoratif du Centenaire du Muséum d'histoire naturelle*, Paris, 1893, p. 76.

c'était un Conservateur non scientifique des collections. Dépositaire des clés de toutes les armoires, il était responsable de l'intégrité des collections, d'après un double inventaire, signé par les professeurs et par lui. Il était tenu de faire ouvrir tous les matins, de 9 heures à midi, les armoires contenant les collections, mais aux professeurs seulement ; ceux-ci ne pouvaient sortir des galeries aucun des échantillons exposés sans fournir un reçu [1] et à condition seulement qu'ils ne fussent pas de nature à être altérés par le transport. Dans ce cas, une autorisation de l'Assemblée des professeurs était requise.

L'huissier-concierge veillait à l'ouverture au public des galeries qu'il ne devait pas quitter pendant la durée des visites autorisées. Il avait enfin sous ses ordres le personnel de garde et d'entretien.

Revenons maintenant à l'Académie. Jean-François, portant le titre d'huissier, garde du cabinet, avait vu, en 1790, ses émoluments portés à 1.000 livres. A la création de l'Institut national (1795), il monta en grade et devint l'*agent de l'Institut.*

D'après le règlement intérieur de cette institution [19 thermidor an IV (6 août 1796)], l'agent était chargé du service de l'Institut et de chacune de ses Classes, sous le contrôle de la Commission des dépenses. Il assistait à toutes les séances de l'Institut et veillait à ce que n'y entrassent que ceux y ayant droit. Il était chargé du mobilier et de la bonne tenue des salles, ainsi que de la caisse de la Commission des fonds.

Il était choisi par l'Institut tout entier, à la pluralité des membres présents, sur la présentation de cette Commission.

A côté de cet agent, il existait un *secrétaire*, commis chargé du soin des papiers du Secrétariat ; il était nommé sur la présentation des bureaux réunis ; il était aux ordres de ceux-ci et des Commissions.

Ce secrétaire fut Etienne CARDOT [2]. Dans l'Annuaire de 1803, il figure à la suite des deux LUCAS, avec le titre de *Chef du Secrétariat.*

1. Ceci devait devenir parfois une cause de friction dure entre le fonctionnaire et les professeurs. Edouard JANNETTAZ, aide-naturaliste de mon service, lors de ma nomination de professeur, m'en a donné jadis une preuve qu'il tenait du grand-père de sa femme L. ROUSSEAU (fils de l'aide-naturaliste de CUVIER) qui fut garde des galeries. Un jour un professeur étant sorti de sa galerie avec un paquet volumineux à la main fut mis en demeure par le garde de montrer son contenu. Peut-être est-ce un conflit de ce genre qui fut à l'origine de la brouille passagère relatée page 468 entre J. F. LUCAS et Etienne GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, qui était d'une humeur peu facile.

2. CARDOT avait été secrétaire du marquis Caritat de CONDORCET, le dernier Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences, avec une gratification annuelle de 150 livres. Le plumitif des séances de l'Académie, conservé dans nos Archives, renferme quelques feuillets écrits de sa main sous la dictée de CONDORCET qui, d'ordinaire, écrivait lui-même.

Jean-François LUCAS n'était pas seulement un serviteur précieux, dans ces deux postes, il était aussi dévoué à ses chefs et courageux.

Lorsque, le 4 frimaire an II (24 novembre 1793), la Convention rendit son décret de mise en accusation des Fermiers généraux, LAVOISIER en fut averti le jour même. Il était alors de garde, comme garde national de la section de l'Arsenal, il se réfugia aussitôt chez J.-F. LUCAS qui s'était empressé de lui offrir l'hospitalité. Edouard GRIMAUX, qui a rapporté le fait [1], dit que ce fut au *Louvre*. S'il en a été ainsi, il semble que l'aventure était fort risquée. LAVOISIER, en effet, étant Trésorier de l'Académie [2], il était assez vraisemblable que la police aurait l'idée de perquisitionner au siège de celle-ci. Or M. HAUTECOEUR a bien voulu me dire qu'au cours de ses recherches sur les personnes ayant habité le Louvre, il n'a pas trouvé trace de J.-F. LUCAS. Il est donc probable que ce fut à son domicile personnel, c'est-à-dire au Muséum, que LUCAS cacha LAVOISIER ; là il était en sécurité dans un milieu ami et non suspect auprès de la Convention qui réorganisait la maison.

Au moment de la mise en pages de cette feuille, la pièce suivante vient d'être trouvée dans les Archives de l'Académie et elle fait surgir une nouvelle hypothèse.

« *Etat des effets transportés de l'Institut National chez la Citoyenne Veuve Lavoisier comme lui appartenant*, Paris le 18 nivose an 8e.

« Savoir : une couchette à fond sanglé de 4 pieds. Une paillasse en toille de flandre à carreaux. Deux matelas en laine et toille de flandre. Un traversin de plume et coutil. Une couverture en toille de coton piquée. Trois rideaux de vitrage en mouseline commune. Linge : Une paire de grands draps. Quatre petittes Serviettes ouvrées. Une grande Serviette en toille unie. Deux chemises de femme. Une camisole, garnie de mouseline ».

A cet état est joint un reçu autographe signé de la main de PAULZE, Veuve LAVOISIER.

Cette pièce ne permet-elle pas de penser que LUCAS aurait caché LAVOISIER, non pas chez lui, mais dans quelque réduit du Louvre dépendant de l'Académie ? La femme de l'illustre chimiste serait venue le rejoindre, en lui faisant parvenir les quelques objets ci-dessus indiqués. Il est toutefois singulier qu'ils lui aient été restitués aussi tardivement, le 18 nivôse an 8, c'est à dire le 9 janvier 1800, alors que la fin du drame datait du 8 mai 1794.

En tous cas cette hospitalité ne fut pas de longue durée, car, quatre jours plus tard, le 8 frimaire, LAVOISIER renonça à la

1. *In* LAVOISIER (1743-1794), Paris, 1888, p. 268.
2. Il avait été nommé à ces fonctions, le 19 décembre 1791, en remplacement de TILLET qui avait lui-même succédé à BUFFON à la mort de celui-ci.

lutte et se constitua prisonnier. Il fut enfermé à la prison de Port-libre (ci-devant Port-Royal), actuellement l'hôpital de la Maternité du boulevard Port-Royal. On sait le reste.

J.-F. LUCAS avait conquis l'estime et l'amitié de hauts personnages de l'Institut, ainsi qu'en témoigne l'incident suivant.

Le général BONAPARTE, membre de la Section de Mécanique de la Première Classe, cessa d'assister aux séances ordinaires lorsqu'il devint l'Empereur NAPOLÉON Ier. Quelques mois après son couronnement, le Trésorier général de la Couronne adressa à LUCAS la lettre suivante, dont une copie de la main de celui-ci est conservée dans nos archives :

à Paris = le 12 Brumaire an 13e.

Le Trésorier Général de la Couronne,
à M. LUCAS, Agent comptable de l'Institut.

L'Empereur m'a autorisé, Monsieur, à donner quittance, en son nom, de ce qui lui revient pour son traitement de Membre de l'Institut, pendant les dix derniers mois de l'an 12 et les années suivantes ; mais j'ai en même temps la satisfaction de vous annoncer, que Sa Majesté m'a chargé de vous remettre de suite à titre de Gratification, la somme dont je donnerai quittance.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Signé : ESTÈVE.

La rédaction de cette lettre laisse place à une incertitude ; « les années suivantes » donnent à penser que ce don se rapporte non seulement aux ans XII et XIII, mais aussi aux années ultérieures. Les pièces d'émargement de l'époque, où LUCAS a pu toucher l'indemnité académique de l'Empereur n'ont pas été retrouvées, la question reste donc en suspens [1].

Quoiqu'il en soit, LUCAS, très fier de la distinction [2] dont il venait d'être l'objet, se hâte d'en faire part à la Commission administrative par la lettre suivante :

Paris, le 16 Brumaire an XIII.

A MESSIEURS,

Messieurs de l'Institut National composant la Commission Administrative,

MESSIEURS,

l'Estime et l'intérêt que vous avez eu la bonté de me témoigner en tant d'occasions, ne me permettent pas de tarder plus longtems à avoir

1. Frédéric MASSON a interprété ce document en écrivant. « Chaque année il apporte son traitement de membre de l'Institut à l'Empereur qui lui en fait présent ». Cérémonial bien peu vraisemblable. (*Joséphine répudiée*, op. cit., p. 188).
2. BONAPARTE avait rencontré LUCAS non seulement à l'Institut, mais au Jardin de la Malmaison (voir plus loin).

l'honneur de vous faire part du témoignage de bienveillance et de bonté dont Sa Majesté Impériale vient de m'honorer ; et c'est par une lettre de M. Estève, Trésorier Général de la Couronne, dont copie est ci-jointe, que j'ai eu la satisfaction de l'apprendre.

J'ai cru, Messieurs, qu'il était de mon devoir de vous l'annoncer, honoré de votre estime, comblé de vos bontés en différentes circonstances, en un mot persuadé de la part que vous voudrez bien prendre à ce qui m'intéresse, je saisis cette occasion avec empressement pour avoir l'honneur de vous exprimer de nouveau comme à l'Institut que vous représentez, le profond respect et la vive reconnaissance avec lesquels

Je suis,

Messieurs,

Votre très humble et très obéissant Serviteur

Lucas.

Agent de l'Institut National.

Et la Commission centrale, prenant acte de cette notification, d'inscrire dans les Procès-verbaux la mention suivante :

« La Commission arrête que le Président écrira à M. Lucas pour lui accuser réception de sa lettre et lui témoigner sa satisfaction. »

Lucas n'avait pas manqué de faire la même communication à l'Assemblée des professeurs du Muséum, car un procès-verbal contient la mention suivante

« Le garde des Galeries d'Histoire naturelle fait part à l'Assemblée de la gratification flatteuse que lui a faite l'Empereur, S. M. lui abandonne les honoraires de sa place de Membre de l'Institut national de France.

L'Assemblée apprend cette nouvelle avec plaisir et charge son secrétaire d'en féliciter M. Lucas en son nom. »

Vers la fin de sa vie J.-F. Lucas eût une mésaventure administrative. On sait que de temps à autre les gouvernements ou les parlements sont atteints de crises de vertu et prennent la résolution solennelle de réprimer sans pitié certains abus. Les cumuls de fonctions sont alors menacés. Après une période plus ou moins longue d'enquêtes et de discussions, des décisions boiteuses interviennent. Pas mal de cas notoirement répréhensibles, et non des moindres, passent d'ordinaire à travers les filets tendus, alors que nombre de pauvres diables y sont retenus. Et puis le silence se fait jusqu'à l'émotion suivante.

Ce fut, en 1820, l'histoire de notre Lucas. Son traitement à l'Académie était de 3.600 francs, celui du Muséum de 3.500. Conformément à une loi récente, ce second traitement devait être amputé de moitié et il le fut, par décision ministérielle du 21 décembre 1821,

en dépit d'une requête des savants illustres qu'étaient HAÜY, A.-L. DE JUSSIEU, DESFONTAINES, Georges CUVIER, CORDIER.

Humbert-Bazile, qui fut le dernier secrétaire de Buffon, et qui par suite a connu dans l'intimité J.-F. LUCAS, en a donné [1] la description suivante :

« C'était un fort bel homme, d'une taille élevée, d'une figure charmante et d'une tournure extrêmement distinguée. A ces qualités physiques il joignait des qualités morales non moins précieuses. Il avait un cœur excellent et une grande aménité de caractère ; il était très laborieux et très instruit...

Il s'était plu à réunir une collection d'armes précieuses [2] ; rien ne lui coûtait pour l'enrichir, et son revenu tout entier passait en achats soit d'armes blanches soit d'armes à feu. Il était d'une habileté rare dans leur maniement. »

Grand amateur de chasse, il s'intéressait au perfectionnement et à l'ornementation de son arme favorite. Le *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale* (1809) [3] renferme un rapport de Pierre MOLARD au nom d'une commission comprenant deux autres membres de l'Académie, J.-M. DE MONTGOLFIER et N. VAUQUELIN sur une « Collection de Gravures d'ornemens pour les fusils de chasse présentée par M. LUCAS, et sur plusieurs Canons de fusil simples et doubles, dont l'étoffe est analogue à celle des armes de Damas de Syrie ». Ces commissaires vantent les perfectionnements apportés à ces armes par l'auteur, ainsi que les ornements qu'il a fait graver. Ils proposent de lui attribuer une médaille d'or, qui ne put lui être donnée, un règlement récent de la Société ne permettant l'octroi d'une semblable récompense que pour des questions posées par elle.

Cette passion des armes à feu s'est traduite encore par un mémoire que LUCAS a présenté, le 30 décembre 1816, à l'Académie des Sciences, sur une nouvelle culasse de fusil à chambre de son invention. Le 3 mars 1817, PRONY remit, au nom d'une Commission dont faisait partie le DUC DE RAGUSE (maréchal MARMONT) et THENARD, un rapport dont les conclusions d'ailleurs n'étaient pas favorables.

Il est mort le 22 avril 1825, tué accidentellement par une arme à feu.

1. *Op. cit.*, p. 388.
2. Le procès-verbal *de décès* dont il est question plus loin mentionne qu'on trouva dans le domicile de LUCAS une grande quantité de fusils de prix élevé, de poudre, de plomb et diverses armes, telles qu'épées, couteaux de chasse, pistolets, etc... Ajoutons en outre comme note pittoresque que dans l'inventaire des dépendances de l'appartement est signalée l'existence de trente poules et de deux coqs !
3. T. VIII, pp. 220-225.

« ... En essayant, dit-on, une paire de pistolets de la fabrique de Versailles, le canon de l'un d'eux se serait embarrassé dans sa chevelure, qu'il portait habituellement fort longue, et le coup serait parti dans l'oreille. »

Telle est du moins la version rapportée par HUMBERT [1]. D'aucuns ont considéré le terme accidentellement comme un euphémisme.

LUCAS habitait alors au troisième étage de l'hotel de l'Intendance ou de BUFFON dont le premier étage était occupé, depuis 1794, par la Bibliothèque du Muséum.

Le procès-verbal de la pose, puis de la levée des scellés dans l'appartement du défunt est conservé aux archives du département de la Seine. On y voit notamment, que Jacques THOUIN, secrétaire général de l'Administration du Muséum, vint réclamer, au nom de l'établissement, entre autres choses, le buste de « M. DE BUFFON ». Ce buste en plâtre, pendant longtemps exposé dans la galerie de zoologie [2], est la reproduction de la tête de la statue en marbre, due à Antonin PAJOU, ayant figuré au Salon de 1776 et ornant aujourd'hui le grande galerie de zoologie. Elle fut faite sur l'ordre de Louis XV, désireux de calmer la mauvaise humeur du grand savant, quand il avait appris que le comte d'ANGIVILLER avait profité d'une maladie mettant ses jours en danger (1771) pour obtenir du Souverain la survivance de sa place d'intendant du Jardin du Roi.

Dans le procès-verbal de la séance de la Commission administrative de l'Institut du 10 février de cette même année, il est spécifié que, sur la demande de l'agent, son petit-fils [Eugène-Joseph] recevra la place d'adjoint occupée jusqu'alors par son père, le taux de sa gratification devant être fixé à la fin de l'année suivant les services rendus, mais, dans la séance du 28 avril, — J.-F. Lucas était décédé depuis six jours, — est donné *provisoirement* à Etienne CARDOT, Chef du Secrétariat, le pouvoir d'effectuer les opérations financières de l'Académie et le 26 décembre, sur la proposition de Georges CUVIER et de FOURIER, Secrétaires perpétuels, CARDOT était nommé *agent de l'Institut* ; cette situation étant désormais confondue avec celle de *chef du Secrétariat.*

Cette réunion des deux attributions était définitive. La place fut occupée à partir de 1847, par Antonius PINGARD, adjoint à CARDOT, depuis 1841, et plus tard par son fils, Julia, qui lui avait été adjoint dès 1851, et devint titulaire en 1886.

Clairsemés aujourd'hui sont ceux de nos confrères qui ont connu

1. *Op. cit.*, p. 390. Dans une note ajoutée par NADAULT DE BUFFON, il est dit qu'HUMBERT a commis une erreur et que cet accident serait arrivé à Henry Lucas. mort antérieurement, le 6 février 1825. Cette assertion parait peu vraisemblable.

2. La bibliothèque du Muséum en possède une reproduction en marbre.

le sémillant Julia PINGARD, remplacé par M. Robert RÉGNIER (1906-1934) qui a reçu le titre de chef du Secrétariat par suite de la suppression des fonctions d'agent. Il a eu à son tour pour successeur M. Henry de MONTFORT, auquel l'Institut a donné récemmant le titre de directeur des Services administratifs de l'Institut.

Cette famille des PINGARD, elle aussi, a fourni sans interruption à l'Institut pendant un siècle, des fonctionnaires dévoués. En effet les Archives de l'Académie possèdent une pièce où figure le nom d'un PINGARD, placé sous les ordres de J.-F. LUCAS. C'était l'huissier Jean, père d'Antonius.

Cette pièce, que je crois inédite, mérite d'être citée à un autre point de vue. Elle n'est ni datée ni signée, mais provient certainement de la période de tâtonnement qui a précédé l'arrêté des Consuls de la République, signé par BONAPARTE, le 23 floréal an IX (13 mai 1801), et qui a créé ce fameux « *habit vert* » porté depuis lors par les membres de l'Institut. Voici le texte de ce projet :

« POUR LES MEMBRES DE L'INSTITUT, une ceinture jaune, *orange* (celui des vases appelés étrusques) avec une frange *noire* et si l'on veut broderie noire ; on la mettrait *en écharpe*, pour ne pas ressembler aux fonctionnaires civils et militaires qui la portent *en ceinture*.

AGENCE DE L'INSTITUT. — La médaille de l'Institut *en argent* suspendue à une *chaîne d'argent*, pour le C. LUCAS.

La même en *cuivre jaune*, suspendue à une chaîne de *cuivre jaune* pour le C. PINGARD. Ces deux citoyens les porteraient dans toutes les Séances Publiques, générales et particulières.

Pour tous deux seraient gravés en travers ces mots : *Agence de l'Institut.* »

Il semble que ce projet n'a eu d'autre réalisation que la chaîne portée jadis par l'Agent, Chef du Secrétariat, et aujourd'hui encore insigne des huissiers [1], les jours de cérémonie.

LUCAS (Jean-André-Henry). III.

Né au Jardin du Roi, le 15 janvier 1780, comme il a été dit plus haut, Jean-André-Henry fut adjoint à son père, en qualité d'huissier de l'Académie royale des Sciences, le 22 juin 1793, c'est-à-dire à

1. La description de cette médaille est la suivante, pour le premier et le second huissier :

INSTITUT NATIONAL DES SCIENCES ET DES ARTS, inscription circulaire. Au bas de la médaille : CONSTIT(ution). ART(icle). LXXXVIII, inscription circulaire. Buste de Minerve casquée, de profil à droite. Au-dessus du casque, serpent. Au-dessous du buste : DUMAREST AN XI, signature du graveur.

HUISSIER DE L'INSTITUT N° I, inscription en trois lignes au centre d'une couronne de laurier formée par deux branches réunies au bas par un ruban. Au haut, étoile. Mod. : 50 mm. ; bronze doré.

la veille de la suppression des Académies (8 août 1793), mais il ne devait recevoir alors aucune allocation.

NADAULT DE BUFFON a écrit qu'enthousiaste des idées nouvelles, Henry LUCAS fut, malgré sa jeunesse (15 ans), adjudant dans la section de la Fidélité de la milice parisienne et, que, le 8 juin 1795, se trouvant de garde au Temple, il signa, en cette qualité, le procès-verbal de la mort du Dauphin. Si le LUCAS en question est bien un des nôtres, il paraît plus vraisemblable qu'il s'agissait de Jean-François. Je n'ai pu en trouver la preuve.

Le 7 octobre 1806, il reçut le titre d'agent de l'Institut, adjoint à son père, par la décision suivante de la Commission administrative.

« Au nom de la Commission administrative, son rapporteur propose d'accorder à M. LUCAS fils le titre d'agent de l'Institut, adjoint à son père, l'Assemblée saisit avec plaisir l'occasion de donner à MM. LUCAS père et fils un nouveau témoignage de son estime et de sa confiance ; elle confère unanimement au dernier le titre d'adjoint pour qu'il en remplisse toutes les fonctions conjointement avec son père ou en son absence ».

Mais ce ne fut que le 4 octobre 1808 que l'Assemblée plénière de l'Institut lui attribua une indemnité. Le procès-verbal de cette séance porte la mention suivante qui mérite d'être citée parce qu'elle porte une appréciation de ses services.

« On propose, au nom de la Commission administrative, d'accorder au Sr LUCAS fils, adjoint à son père pour l'agence de l'Institut, une gratification annuelle de Dix huit cents francs qui tiendra lieu de la retraite à laquelle aurait droit le Sr LUCAS père, après 45 ans d'un service honorable, tant auprès de l'Académie des Sciences, que de l'Institut. Le Rapporteur observe que cette retraite ne pouvant être moindre, de la moitié du traitement du Sieur LUCAS, il y aurait de l'économie dans la gratification proposée et qui est méritée d'ailleurs par le zèle et l'intelligence avec lesquels le sieur LUCAS fils, partage ou remplit les fonctions de son père. La gratification est accordée à l'unanimité et elle comptera du 1er janvier prochain. »

La carrière d'Henry LUCAS au Muséum a suivi une marche parallèle à celle qui vient d'être exposée pour l'Académie Dès le 4 fructidor an V (21 août 1797), il avait été autorisé à assister son père ; le 24 pluviôse an VII (12 février 1799), il est officieusement adjoint à la garde des galeries d'histoire naturelle, enfin, en brumaire an XIII (novembre 1804) il est officiellement nommé garde adjoint des galeries, fonction qu'il devait garder jusqu'à sa mort.

Notons enfin que, le 31 mars 1814, lors de l'entrée des Alliés à Paris, les vétérans, gardiens du Jardin des Plantes, sous le comman-

dement du capitaine Chenevier, ayant dû se retirer sur Versailles avec le corps du duc de Raguse, dont ils faisaient partie, la surveillance du Muséum fut confiée à un peloton de la Garde nationale composé d'une centaine d'hommes, commandés par H. Lucas qui en était le capitaine [1].

Henry Lucas ne s'est pas contenté d'être, comme son grand-père et son père, un fonctionnaire dévoué : il a fait véritablement œuvre d'homme de science. Il y a quelque trente ans, j'ai pu sauver d'une vente publique un document précieux pour l'histoire de la Chaire de Minéralogie du Muséum, je veux dire le registre d'inscription à ses cours dès le début de l'organisation du Muséum national d'histoire naturelle.

La leçon d'ouverture faite par Daubenton, le premier de mes prédécesseurs, eut lieu le 12 prairial an II (31 mai 1794). Le nom qui figure en tête de la liste des auditeurs est celui de Lucas fils, âgé de 14 ans et demi, et on le retrouve presque chaque année (jusqu'en 1820), c'est-à-dire pendant presque toute la durée du professorat d'Haüy.

Henry Lucas fut, en effet, un élève assidu du grand minéralogiste. Il l'aida officieusement dans le classement et l'enrichissement [2] de la Collection de Minéraux. Il a publié deux volumes consacrés à la fois à l'œuvre de son patron auquel ils étaient dédiés, et aux collections minéralogiques renfermées alors dans les galeries du Muséum. Le premier est intitulé :

« Tableau méthodique des espèces minérales, Première Partie, ornée du portrait de M. Haüy, contenant : la Distribution méthodique des Espèces minérales, l'Indication de leurs Caractères et la Nomenclature de leurs Variétés, extraites du Traité de Minéralogie publié par M. Haüy, en 1801, auquelles on a joint la Description des Espèces et des Variétés découvertes depuis la publication de ce Traité jusqu'en 1806. Par J. A. H. Lucas, Adjoint à son Père ; Garde des Galeries du Muséum d'Histoire naturelle et Agent de l'Institut Impérial de France ; Membre de plusieurs Sociétés savantes.

Imprimé avec l'approbation de l'Assemblée administrative des Professeurs du Muséum d'Histoire naturelle.

Paris, d'Hautel, Libraire, rue de la Harpe, n° 80, 1806, in-8°, 246 pages.

1. E.-T. Hamy. *Les débuts de Lamarck. A. de Humboldt et le Muséum.* Paris, 1908, p. 281.

Il occupait encore cette fonction, en 1821, lorsqu'il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur *(Archives de la Grande-Chancellerie)*.

2. Les procès-verbaux de l'Assemblée des professeurs renferme des traces de nombreux dons de minéraux, faits par lui qui les avait achetés personnellement ; son mariage lui avait procuré d'abondantes ressources. C'est ainsi qu'à la date du 8 novembre 1815 on lit : « M. Lucas fils voulant réparer la perte des galeries en ce qui concerne un morceau de grès ployant [itacolumite] du Brésil rendu au Pape, fait don d'un semblable échantillon et d'un morceau de prehnite. »

Le second, paru en 1813, porte le même titre, avec la modification suivante :

SECONDE PARTIE, contenant : la Distribution méthodique des Espèces minérales, extraite du Tableau cristallographique publiée par M. HAÜY en 1809. leurs Synonymies Française, Allemande, Italienne, Espagnole et Anglaise, avec l'Indication de leurs Gisemens ; auxquelles on a joint la Description abrégée de la Collection de Minéraux du Muséum d'Histoire Naturelle et celle des Espèces et Variétés observées depuis 1806 jusqu'en 1812. »

Ce dernier volume est particulièrement intéressant, car il donne des extraits de mémoires, des descriptions d'échantillons de la Collection du Muséum et de leur gisement. Il m'a été d'une grande utilité, quand j'ai pris la direction de cette collection et que j'ai procédé à sa réorganisation. J'y ai trouvé notamment des indications sur l'origine et le gisement de beaucoup d'échantillons de minéraux de la galerie ne portant plus d'indications à cet égard, car si HAÜY attachait de l'importance à ces données géographiques, il n'en fut pas toujours de même après lui, toute mention de ce genre fut souvent perdue ou éliminée.

On y voit aussi, sous le titre de TABLEAU SYNOPTIQUE D'ORÉOGNOSIE OU CONNAISSANCE DES MONTAGNES OU ROCHES, un exposé des idées de TONDI, aide-naturaliste d'HAÜY, fait dans son cours particulier, sur les types pétrographiques nouveaux définis par HAÜY dans son cours au Muséum, en 1812, et qui ne devaient être publiés par lui que dans la deuxième édition de son *Traité de Minéralogie*, paru en 1872.

J'ai eu la chance de trouver un jour sur les quais l'exemplaire de cet ouvrage ayant appartenu à son auteur. Il est relié en parchemin vert pomme avec filets dorés, il est interfolié, ce qui a permis à LUCAS d'y ajouter non seulement de nombreuses indications minéralogiques ou bibliographiques, mais une série de remarques dont certaines méritent d'être signalées.

Le tome Ier porte en frontispice un portrait de René-Just HAÜY, celui qui a été souvent reproduit depuis lors. Il a été dessiné par F. MASSARD et gravé par R. D. ELVAUX (1804). HAÜY, en costume d'académicien, est représenté mesurant un cristal de calcite avec son goniomètre d'application.

Vis-à-vis du faux-titre, LUCAS a écrit :

Le dessin du portrait a coûté....	120 l.	
La gravure du même............	720 »	
La lettre au bas..................	20 »	
	860 l.	
La gravure et le cuivre du tableau [1]...		60 l. 15
La lettre...........................		72 »
		132 l. 15

1. Ce tableau est celui des formes géométriques des cristaux.

En face d'une note de la page IX, consacrée à CHAPTAL et où il est indiqué que sous son ministère [1801] furent disposés et plantés les jardins de la ménagerie des animaux paisibles et que la ménagerie destinée à recevoir les animaux féroces a été commencée, on trouve la note manuscrite : « Ce laboratoire des Recherches chimiques est aussi une institution de M. CHAPTAL ».

En face de la page 546, se lit l'indication statistique suivante, intéressante pour l'histoire de notre Collection minéralogique.

« La Collection du Muséum est composée d'environ 10.000 morceaux de minéraux, soit variétés d'Espèces, soit Roches. Savoir :
6.700 des premiers et 2.500 des secondes.
En 1789, il n'y avait guère plus de 2.600 morceaux, savoir : 2.000 de minéraux et seulement 600 de roches.

Salle de M. FAUJAS [DE SAINT-FOND]....... 376
Salle de M. HAÜY........................ 2.100

Vis-à-vis la page X on voit des indications biographiques sur l'auteur, dont il a été fait état plus haut.

LUCAS (Jean-André-Henry), né au Jardin du Roi, le 15 janvier 1780, autorisé à remplacer son père le 4 fructidor an V (21 août 1797) ; nommé son adjoint à la Garde des Galeries (avec appointements de 1.500 francs), le 24 pluviôse an VII (12 février 1799). De la Société philomatique en 1814. Candidat à l'Institut (Académie des Sciences), Chevalier de la Légion d'honneur en 1821.

Vis-à-vis la page XXXIX, consacrée à la disposition des collections minéralogiques, sont données les indications suivantes intéressant le Muséum ou la personne de LUCAS.

« Visite de l'EMPEREUR et de l'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE au Muséum, le 7 juin 1810.
« Le 8 du même mois. j'ai été présenté au Prince EUGÈNE par S. M. l'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE à la Malmaison.
« Le 18, le Prince EUGÈNE et sa mère ont tenu sur les fonts du baptéme Eugène-Joseph LUCAS mon fils, né le 30 mars 1810. »

Il est piquant de voir ainsi le garde adjoint des galeries du Muséum un jour, *en raison de ses fonctions*, en présence de NAPOLÉON accompagné par sa seconde femme et le lendemain reçu, *pour une cause intime*, par l'Impératrice répudiée.

On serait surpris au premier abord d'une telle bienveillance de cette dernière pour un aussi modeste fonctionnaire, si l'on ignorait que la séduisante créole qu'était Joséphine TASCHER DE LA PAGERIE, avait rapporté de son île, la Martinique, un vif amour pour les fleurs, au milieu desquelles elle était née et avait grandi.

Dès son retour de la Campagne d'Italie, le général BONAPARTE avait résolu d'acquérir une propriété dans le voisinage de Paris. En 1799, poussé par sa femme, il avait acheté le domaine de la Malmaison qu'à grands frais — Joséphine ne regardait pas à la dépense — il allait arrondir, bâtir et orner.

Bien vite alors Madame BONAPARTE était entrée en relations avec André THOUIN, confrère de son mari à la Première Classe de l'Institut et avec Jean THOUIN ; sans retard le Jardin des Plantes était devenu le pourvoyeur du parc, des parterres, de la serre chaude de la Malmaison [1]. Comment résister à une semblable enchanteresse ? aussi non seulement le professeur de culture et le directeur du Jardin, mais encore les autres professeurs-administrateurs de devenir de plus en plus empressés auprès de leur nouvelle amie et protectrice, d'autant plus exigeante que plus brillante devenait l'étoile de BONAPARTE, du Consulat à l'Empire.

Le jardin de la Malmaison se complique bientôt de collections variées, de coquilles par exemple, et même d'une ménagerie [2]. Comprend-on maintenant la cause de l'intérêt porté par l'Impératrice au filleul d'André THOUIN ?

J'avais espéré rencontrer quelques renseignements inédits concernant les LUCAS parmi les documents sur NAPOLÉON et son entourage légués à l'Institut de France par Frédéric MASSON, mais il ne s'y trouve qu'une lettre adressée [3] sur l'ordre de JOSÉPHINE à « M. Le Roi, son marchand de modes », — on dirait aujourd'hui son couturier —, demeurant rue de Richelieu :

Ce Louis-Hyppolyte LEROY était un habile homme ne manquant pas d'invention à une époque où rien n'était ordinaire. Né à Paris en 1763 (il est mort en 1829) d'un machiniste de l'Opéra, il fut élevé dans ce milieu léger et y débuta comme apprenti coiffeur. Il traversa la Révolution non sans profit, se fit marchand de modes et épousa une couturière, mannequin précieux pour la mise en valeur de ses productions. Il fit florès sous le Directoire. Fournisseur complaisant et reconnaissant de la vicomtesse Joséphine DE BEAUHARNAIS, il s'attacha à sa prestigieuse fortune.

De son modeste magasin de la rue des Petits-Champs, il passa bientôt au somptueux hôtel du fermier général BOUTIN [4]. Devenu l'un des premiers couturiers de la capitale, il resta le serviteur indis-

1. Cf. Frédéric MASSON, L'Impératrice Joséphine et l'Acclimatation. *Bull. Soc. Nation. Acclimat. France*, t. 60, 1913, p. 230.

2. L'intendant du parc et de ses collections fut, (jusqu'en 1806) ; C. F. BRISSEAU DE MIRBEL. Il devint plus tard professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut puis remplaça André THOUIN au Muséum.

3. Bibliothèque Thiers. *Mss. Masson*, 28.

4. L'hôtel Boutin se trouvait sur l'emplacement actuel du n° 79 de la rue de Richelieu. Cf. VITU, *La maison mortuaire de Molière*, Paris, 1783. Appendice la rue de Richelieu depuis sa création, p. 124.

pensable de l'élégante femme du Premier Consul, puis de l'Empereur, chez laquelle il avait ses entrées à toute heure. Il sut en profiter, non sans faire l'important.

Voici la lettre en question :

« Mr le Chambellan de service près Sa Majesté l'Impératrice Joséphine prévient Mr Le Roi que Sa Majesté attend Mr Lucas tout de suite à la Malmaison pour y faire le baptême projetté, il faut qu'il s'y rende tout de suite avec l'enfant. S. A. S. le vice roi fait dire dans le moment qu'il va se rendre à la Malmaison, il ne faut pas perdre dc temps.

ce Lundi 18 juin 1810. »

Cette lettre nous apprend seulement que l'indication de Lucas citée plus haut était parfaitement exacte.

Mais ici il faut ouvrir une parenthèse.

Hippolyte Auger, qui fréquentait les Lucas et les Leroy, raconte dans ses mémoires comment Henry Lucas s'était marié [1]. L'Impératrice Joséphine aimait à unir les jeunes gens qui lui tombaient sous la main ; elle avait donc marié le filleul de Thouin avec la fille de son couturier.

Frédéric Masson s'est emparé de l'incident et a évoqué avec verve et une ironie peu charitable [2] la cérémonie du 10 juin qui ne fu pas unique mais quadruple, car, cn ce jour, reçurent un supplément de baptême non seulement Eugène-Joseph Lucas, mais la fille du général Michel Ordener, celle d'une dame du Palais, la comtesse Walsch-Serrant, puis le fils (Eugène-Joseph) du premier médecin de la Garde Sue, fils qui fut plus tard l'auteur du *Juif errant* et des *Mystères de Paris.* Et Frédéric Masson de se gaudir en concluant de la façon suivante :

« Non contente d'avoir fait la fortune de son couturier et le mariage de sa fille, elle [Joséphine] est à présent la marraine de son petit-fils et, sur un pied d'égalité avec la comtesse de Serrant et la Comtesse Ordener, le Roy parade dans la chapelle de la Malmaison. »

Evidemment la scène eût pu ne pas manquer de pittoresque et les acteurs, de variété, mais il semble bien qu'elle fut plus simple. La dépêche citée plus haut n'invite pas Leroy à la fête et le procès-verbal du baptême qu'a bien voulu me communiquer M. le Chanoine E. Boltz, Curé de Rueil-Malmaison, ne porte que les signatures de l'Impératrice, du Prince Eugène, de l'Archevêque de Tours, Premier Aumônier de Joséphine, de la comtesse de Serrant, née Vaudreuil, et enfin de Brochier, curé ; la cérémonie s'était faite en petit comité et d'ailleurs n'exigeait ni la présence des parents

1. *Mémoires d'Auger*, p. 26.
2. Frédéric Masson, *Joséphine répudiée* (1809-1814), 1901, p. 187.

ni celle des grands-parents ; seuls étaient indispensables les enfants et les parrains et marraines.

Ce n'est pas tout cependant. Ce procès-verbal nous apprend encore que le nom de la femme d'Henry LUCAS n'était pas Adèle LEROY, sous lequel elle était connue, mais Adélaïde-Françoise BONNEAU.

J'ai cherché l'explication de ce nouveau rébus. L'acte de baptême de cette fille BONNEAU a pu être retrouvé.

Elle était née à Paris, le 18 juin 1789, de Claude BONNEAU (G. D. F.) et de Françoise-Renée GUYOT son épouse, le parrain étant Michel RASTEAU, Conseiller du Roi, agent de change, rue Saint-Marc, et la marraine son épouse, Adélaïde-Marguerite BERTINAZZI, domicilié rue Neuve-Saint-Augustin. Il n'y a pas de doute sur l'identité de l'enfant, car si l'acte du mariage LUCAS-BONNEAU n'a pas été découvert, il existe celui d'un second mariage d'Adélaïde-Françoise BONNEAU, avec David RAVEL, célébré le 11 février 1826, elle y est qualifiée de veuve de Jean-André-Henry LUCAS

Encore un effort et nous savons que, vers 1796 LEROY avait épousé la dame BONNEAU divorcée [2] ; par suite Adélaïde-Françoise n'était pas la fille du couturier, mais sa belle-fille ; ne poussons pas plus loin l'indiscrétion, d'ailleurs sans intérêt, et contentons-nous de quelques renseignements d'un autre ordre, dûs aussi à AUGER.

Il voyait souvent Madame Henry LUCAS chez un ami, aquarelliste en vogue, Auguste GARNERAY. Il raconte comment il était charmé de retrouver cette femme « aimable et bonne » dans l'atelier du peintre quand celui-ci faisait son portrait, où elle était représentée pompeusement entourée de fleurs, de son fils [Eugène-Joseph], et de sa fille [Joséphine-Adèle] qui apparaît ici pour la première et dernière fois. Après chaque séance de pose, il l'accompagnait chez son père et il

« était retenu à passer la soirée dans la famille LEROY, qui avait fait de grandes affaires, possédait une grande fortune, et tenait un grand état de maison dans le magnifique hôtel du fermier général BOUTIN, rue de Richelieu, au coin de la rue de Ménars. Je ne voyais là rien qui fût disparate avec mes habitudes. J'y trouvais le luxe paré de toute l'élégance que la mode, cette reine de tous les pays, attache à tout ce qui forme le monde éphémère des petites choses, et le luxe est une broderie qui cache bien des coutures ! Quelquefois aussi, comme le prince GALITZINE mettait sa voiture à ma disposition quand il ne sortait pas, j'allais au Jardin des Plantes dans ce pavillon où Buffon avait casé sa progéniture, faire

1. *Op. cit.*, p. 172.
2. Elle était bien divorcée, car dans l'acte (2 février 1825) de nomination d'un subrogé-tuteur des enfants LUCAS, on la voit figurer à titre d'aïeule, en même temps que son premier mari, Claude BONNEAU ,qualifié d'aïeul *(Archives du département de la Seine)*.

de la musique, puis visiter les serres, le *beau Jardinier* [1], l'oncle THOUIN, nous conduisant sous les ombrages des plantes tropicales..... »

AUGER ajoute que pendant que le mari de Mme LUCAS était en mission en Sicile, elle avait pour chaperon une vieille amie, fille du fameux Arlequin de la Comédie italienne, CARLIN ou Carlo BERTINAZZI pour lequel le pape CLÉMENT XIV avait conservé l'amitié des premières années de leur jeunesse. Cette vieille amie n'était autre que sa marraine dont il a été question plus haut, ce qui confirme encore l'identification qui vient d'être faite.

Enfin plus tard, après 1820 et ses voyages à l'étranger, AUGER retrouve les Henry LUCAS installés à la campagne à Franconville, dans la vallée de Montmorency, où ils avaient acheté la demeure de CADET DE VAUX [2]. LEROY après avoir cédé sa maison de modes à sa nièce qu'il avait mariée à Lazare AUGER, frère du mémorialiste, avait acquis une propriété contiguë qui, réunie à celle de son gendre, permettait de recevoir somptueusement de nombreux invités, parmi lesquels se trouvait AUGER lui-même.

Laissons maintenant le couturier, ses pompes et ses œuvres, pour constater dans quel maquis peut être entraîné un historien qui veut remplir consciencieusement sa tâche et ne laisser derrière soi que le minimum possible d'obscurité. Sans doute beaucoup de ces détails paraîtront bien menus, mais ils ne sont pas inutiles puisqu'ils montrent, par exemple, comment l'agent adjoint de l'Institut, garde adjoint des Galeries du Muséum, occupant ainsi des fonctions modestes et peu lucratives, avait été entraîné ,sans doute par vanité, dans un milieu à tous égards fort différent du sien, milieu riche et brillant, mais futile et léger, et avait été amené ainsi à vivre une existence qui l'éloignait fort des Minéraux qu'il aimait. Cette vie extérieure a peut-être joué quelque rôle dans sa fin tragique.

Henry LUCAS est mort le 6 février 1825 au Muséum en son domicile de la rue du Jardin du Roi. Deux jours plus tard, sa veuve demandait à l'Assemblée des professeurs de donner la survivance de sa place à son fils. Elle lui fut refusée et l'on ne trouve pas d'autre indication sur cette mort dans les dossiers de l'Etablissement, ce qui rend ses causes assez suspectes. Peut-être les quelques lignes que BORY DE SAINT-VINCENT a consacrées à son collaborateur sont-elles assez symptomatiques à cet égard.

1. Le *beau jardinier* n'était pas André THOUIN, comme l'indique AUGER, mais son frère, Jean, qui l'avait remplacé comme directeur des cultures, lorsqu'il avait été nommé professeur.

2. Antoine-Alexis CADET DE VAUX, 1743-1828, qui avait gardé un pied à terre dans le domaine, était pharmacien, chimiste, agronome, latiniste, philanthrope, fondateur du Journal de Paris et collaborateur de PARMENTIER. Il était le plus jeune frère de CADET DE GASSICOURT, membre de l'Académie royale des Sciences.

« Ami constant et sincère, tendre époux, fils soumis, mais trop profondément impressionnable, des chagrins de plus d'un genre avaient dans ces derniers temps légèrement altéré sa santé ; des peines de cœur le rendaient moins soigneux dans sa part de collaboration, mais ne produisaient guère d'autres altérations dans ses habitudes qui pussent faire présumer que sa fin approchait, cependant il nous fut enlevé presque subitement le 6 février de cette année, et telle est la fatalité de cette perte que son vénérable père inconsolable n'y a pas longtemps survécu ».

Quoiqu'il en soit, Henry LUCAS laissait une bibliothèque, surtout scientifique ; elle fut lestement liquidée car, quarante et un jours après sa mort, son catalogue était rédigé, imprimé, distribué, et la vente commencée [2]. On a vu plus haut qu'un an après son décès, presque jour pour jour, sa femme avait contracté un nouveau mariage.

Revenons maintenant à son livre qui nous a entraîné fort loin. Les inscriptions anecdotiques sont assez nombreuses dans le tome II. Je signalerai les suivantes :

« Présenté au Roi le 11 juin 1814, à MONSIEUR, le 30 août 1814 ». Il n'est pas indiqué s'il s'agit de LUCAS ou de son livre.

« S. A. R. le DUC D'ANGOULÊME a visité le Muséum et les Galeries le 8 octobre 1814 [3]. »

Sur le verso du même feuillet, on lit :

« Cette seconde partie a été livrée à l'impression le 5 juin 1812 et terminée le 10 décembre de la même année. » Ce qui indique la rapide impression de ce volume compact de 586 pages.

Enfin une dernière indication concernant Jean-François...

« Clés des armoires des Quadrupèdes et des Oiseaux remises à mon père par M. le professeur [Etienne] GEOFFROY St-HILAIRE qui les lui avait retirées quelques mois auparavant, mais qui a tout réparé le 1er avril 1818. — Mon père les avait eues 15 ans. »

J'ai donné page 453 une interprétation possible de ce différent.

Vis-à-vis de la page XIII, je relève :

« Le jeudi 6 avril 1815, l'EMPEREUR NAPOLÉON accompagné du grand maréchal BERTRAND et de M. FONTAINE son architecte a visité le Muséum

1. *Dictionnaire classique d'histoire naturelle.* Notice nécrologique sur Lucas fils, tome VIII, 1824.

2. La vente eut lieu salle Sylvestre, rue des Bons-Enfants n° 30, en 12 vacations, du 19 mars au 2 avril. Le catalogue, dont la Bibliothèque Nationale possède un exemplaire, comporte 1.133 numéros.

Les deux volumes dont j'ai parlé plus haut en faisaient sans doute partie.

3. Les indications de visites de souverains et de princes de la Maison royale ont été reconnues exactes par la consultation des procès-verbaux de l'Assemblée des professeurs.

d'histoire naturelle ; il était rentré à Paris le 20 mars précédent, jour de l'anniversaire de la naissance de son fils roi de Rome. »

A son retour de l'Ile d'Elbe, l'Empereur fit dans Paris de nombreuses sorties sans apparat, accompagné seulement d'un ou deux aides de camp [1]. C'est ainsi qu'il visita les Invalides, l'Ecole polytechnique, les galeries du Louvre, les travaux du Champ de Mars, les ateliers d'armes, la filature de Richard Lenoir, etc. Sa venue au Muséum d'histoire naturelle était une de ces manifestations par lesquelles l'Empereur, rentré d'exil, soignait sa popularité ; j'ai cependant voulu voir dans les procès-verbaux de l'Assemblée des professeurs (séance du 12 avril 1815) si elle ne correspondait pas à quelque chose de plus, en raison de la présence de l'architecte de la Malmaison. On y lit en effet l'indication que Napoléon, au cours de cette visite, « témoigna l'intention de faire construire des serres nouvelles », sans doute dans le style de celle, fort réputée alors, édifiée par Fontaine dans le domaine de Joséphine. Il semble que cette promesse impériale ait quelque peu galvanisé les professeurs administrateurs qui ébauchèrent alors maints projets que les événements politiques n'allaient pas permettre de réaliser.

L'activité intellectuelle de Henry Lucas s'est exercée encore dans des travaux de vulgarisation. Il a remplacé Patrin, associé non résident de la Première Classe de l'Institut, connu par ses voyages en Sibérie, pour la mise au point des articles concernant la Minéralogie dans la Deuxième édition du *Dictionnaire d'Histoire naturelle* de Déterville. Il fut aussi collaborateur de Bory de Saint-Vincent pour son *Dictionnaire classique d'Histoire naturelle*. La préface du tome VIII renferme le court article nécrologique sur lui auquel il a été fait allusion plus haut.

En terminant, je signalerai qu'en 1819-1820, Henry Lucas fit un long voyage à travers l'Italie, afin d'en visiter les principaux gisements minéralogiques. Il a rapporté au Muséum, notamment du Vésuve et de l'Etna, une collection de plus de 1.500 roches et minéraux fort bien recueillis. Au cours de ce voyage il a découvert dans les fumerolles de Vulcano la présence de l'acide borique (sassoline), qu'il a signalée dans une lettre adressée à Arago [2].

A trois reprises, mais sans succès, il fut inscrit sur la liste de présentation pour le remplacement de membres décédés de la section de minéralogie de l'Académie des Sciences. Il s'y trouva en fort bonne compagnie, ainsi que le montrent les listes suivantes.

1° *Remplacement de Nicolas Desmarest* (1815). — Gillet-Laumont,

1. Cf. Henry Houssaye. **1815**. Paris, 1893, p. 524.
2. Extrait d'une lettre de M. Lucas fils à M. Arago, *Ann. phys. et chim.*, t. XI, 1819, p. 443 et Haüy, *Traité de Minéralogie*, t. I, 1822, p. 297.

BROCHANT DE VILLIERS, Alexandre BRONGNIART *(élu)*, DUHAMEL fils, LUCAS fils.

2° *Remplacement de J.-I.-F. Guillot-Duhamel* (1816). — CORDIER, BROCHANT *(élu)*, HÉRICART DE THURY, DE BONNARD, LUCAS fils ; GILLET-LAUMONT, ajouté par l'Académie.

3° *Remplacement d'Haüy* (1822). — CORDIER *(élu)*, BEUDANT, DE BONNARD, Constant PRÉVOST, LUCAS fils.

LUCAS (Eugène-Joseph). IV.

On a vu plus haut qu'à la mort d'HENRY, son fils fut proposé pour le remplacer comme adjoint de son grand-père, auprès de l'Académie. Le décès de celui-ci le fit disparaître de l'Institut au bout de peu de semaines.

Il mourut lui-même d'accident, l'année suivante, en 1826.

La branche principale des LUCAS était éteinte.

Il me reste à signaler une autre série de LUCAS dont les membres n'ont servi que le Muséum.

NADAULT DE BUFFON a indiqué [1] que François LUCAS avait eu deux fils, tous deux employés au Muséum, Jean-François et un autre dont il ne dit rien. C'était sans doute un employé obscur ne méritant pas de mention spéciale, probablement était-il le père du LUCAS Jean-Jacques dont il est question ci-dessous. Dans ce cas, ce frère inconnu devait être l'aîné de Jean-François.

LUCAS (Jean-Jacques).

D'après son acte de décès, qui n'a été que brièvement reconstitué, ce LUCAS est mort le 18 décembre 1827, à l'âge de 65 ans ; il était donc né en 1762.

En 1800, il est préparateur de zoologie pour les animaux articulés, c'est-à-dire dans le service de LAMARCK, où il est resté jusqu'à sa mort. Il habitait au Muséum (9, rue de Seine, aujourd'hui rue Cuvier). Je n'ai trouvé aucune publication de lui, il semble avoir été uniquement absorbé par des questions de atériel. Il n'en pas été de même pour son fils, Pierre-Hippolyte, qui l'a remplacé dans le même service, et qui fut un véritable savant.

LUCAS (Pierre-Hippolyte).

Celui-ci est né au Jardin des Plantes, le 17 janvier 1814. En 1827, c'est-à-dire à l'âge de 13 ans, il remplaça son père en qualité d'ap-

1. *Correspondance de Buffon*, t. I, p. 128.

prenti. En 1832, il devint préparateur titulaire de LATREILLE, et le resta sous les successeurs de celui-ci, AUDOUIN et Henri-MILNE EDWARDS. La bibliographie de ses travaux est très volumineuse.

Il se livra avec une grande activité et beaucoup de succès à l'étude des Papillons et publia en 1834 l'*Histoire naturelle des Lépidoptères d'Europe*, renfermant 79 planches, puis, en 1835, l'*Histoire naturelle des Lépidoptères exotiques*, ornée de 40 planches.

En qualité d'entomologiste, il fut membre de la Commission scientifique de l'Algérie, dirigée par BORY DE SAINT-VINCENT ; il suivit les colonnes militaires, explorant de 1839 à 1842 ce pays nouvellement ouvert à la civilisation française. Les matériaux nombreux qu'il y avait recueillis furent rapidement étudiés par lui, de telle sorte que, de 1846 à 1849, il put faire paraître l'*Histoire naturelle des animaux articulés d'Algérie*, bel ouvrage comportant quatre volumes in-4° et un atlas de 125 planches ; il lui valut d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, en 1847.

En 1850, il retourna en Algérie continuer ses études sur le terrain et il les prolongea jusqu'aux confins du Sahara atteints par nos troupes.

Il devint *aide-naturaliste* de Henri-MILNE EDWARDS, en 1856, et occupa ces mêmes fonctions auprès d'Emile BLANCHARD pendant presque tout le professorat de celui-ci ; en même temps, il suppléait de QUATREFAGES, comme professeur de zoologie au lycée Napoléon (Condorcet).

En 1892, il fut mis à la retraite, à l'âge de 79 ans, mais il continua à fréquenter son ancien laboratoire et à habiter au Muséum dans un petit appartement de la vieille maison occupée par le Service de physique et s'ouvrant dans le passage voûté qui conduit à la rue Cuvier.

Je me souviens d'avoir souvent rencontré dans le jardin ce grand vieillard silencieux, à l'épaisse moustache blanche.

Un incendie vite éteint le détermina à quitter le Muséum et Paris ; il alla auprès de son fils à Chene-Dougeries, dans le canton de Genève, où il mourut le 5 juillet 1899.

1. Cf. P. Lesne. Notice nécrologique sur Hyppolyte LUCAS. *Ann. Soc. Entomol.*, LXX, 1901, p. 1-5.